

LE PÈRE PEINARD

Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France
Un an 6 f
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

LA BASSINOIRE DREYFUS! LE POPULO S'EN FOUT!

YACHERIES RÉPUBLICAINES



La Bassinoire Dreyfus

Ohé, les bons bougres, voulez-vous que j'empoigne le zanzibar pour décider de l'innocence ou de la culpabilité de Dreyfus?

Kif-kif Brid'Oison, le légendaire jugeur équitable qui rendait ses sentences à coups de dés.

Non, n'est-ce pas!

Ce galonnard intéresse trop peu le populo.

Pour ce qui est de bibi, qu'il soit innocent ou coupable, je m'en tamponne le coquillard!

J'ai beau le reluquer sur toutes les coutures, je ne trouve en lui que l'officier.

Et, nom de dieu, je ne perds pas de vue que, s'il était arrivé un coup de chambard à l'époque où le capitaine Dreyfus se pavait, chamarré de galons, il aurait paradé dans le clan des fusilleurs, à la droite de Galliffet.

Et on voudrait que le populo s'intéresse à ce birbe? Qu'il y aille de sa larme sur le sort infortuné de ce souteneur du capital?

De la peau!

Est-ce que les jean-foutre de la haute ont de la pitié en réserve pour compatir à nos détresses et à nos misères?

Ouiche! Quand les chameaucrates s'occupent de nos souffrances, ce n'est que pour les aggraver.

Donc, laissons les bourgeois se passionner, pour ou contre Dreyfus, — c'est pas nos oignons!

—o—

Quoique ça, on peut en causer, — sans emballement!

Simplement pour en tirer une moralité sociale et constater que, quelle que soit l'hypothèse admise : innocence ou culpabilité du galonnard, ce scandale fout une sacrée mornifle au militarisme.

Si Dreyfus est coupable, l'armée, — dans ce qu'elle a de plus huppé, — se trouve atteinte.

Comment! Dans ce sanctuaire qu'est le ministère de la guerre, y a place pour que des traîtres s'y nichent.

Mais alors, le doute s'élève sur tous?... Et à l'horizon, s'estompent une armée de Bazaines!

Et puis, quelles tristes mœurs on a dans

la haute gradaille militaire : ce n'est partout qu'espionnage, mouchardise et délations!

C'est, paraît-il, en chapardant des papiers, jetées au panier par une grosse légume allemande, qu'on aurait découvert la trahison de Dreyfus.

N'est-ce pas là de l'espionnage, — qu'on trouve chouette, parce qu'il vous est favorable?

Cré pétard, j'ai beau me creuser le citron, je ne vois rien d'honorable dans ces manigances malpropres!

—o—

Ceci dit, examinons le fourbi à rebrousse-poil : supposons Dreyfus innocent.

Constatons d'abord que, après tout le chaplet d'erreurs judiciaires qu'on nous a servis ces temps derniers, les accusateurs de Dreyfus ont du toupet en affirmant que ce gradé a été condamné justement.

Qu'en savent-ils?

Les galonnards du Conseil de guerre sont-ils donc aussi infallibles que la mule du pape? Pourquoi ceux-là ne se seraient-ils pas fourrés le doigt dans l'œil, — comme ça arrive à tous coups aux chats-fourrés?

Justement, le frangin de Dreyfus vient de citer le nom d'un officier, — encore un aristocrate! — qui, assure-t-il, est le véritable traître.

Turellement, le galonné fichu sur le tapis se défend comme un beau diable.

Pour ce qui est de nous autres, bons bougres, continuons à assister placidement au spectacle ; ça vaut le coup. La représentation est réjouissante.

Si le frangin de Dreyfus dit vrai, si l'aristo d'Esterhazy est le traître..., il ne semble pas être unique, — et l'armée reste toujours en une sale posture.

Ça continue à être très chouette, nom de dieu !

Le prestige militaire dégringole encore d'un sacré cran ; les soupçons s'accrochent et s'infiltrèrent partout !

Reluquez donc les bonzes du Conseil de guerre, — on les prétendait infailibles... C'était du chiquet ! Eux aussi, les voici convaincus d'erreur judiciaire.

Donc, à supposer Dreyfus plus innocent qu'un crapaud qui vient de naître, si ça le réhabilite personnellement, ça ne requinque pas l'armée.

Au contraire, mille dieux, car voici les soupçons qui font taché d'huile !

Autre chose : ce qui est gondolant à suivre, c'est la virevolte des quotidiens.

Depuis des mois et des mois une campagne se menait, active, en faveur de Dreyfus.

Ça a dû coûter chaud !

Mais ça ne mordait pas, les quotidiens restaient froids, — tous, ou presque tous, affirmaient la culpabilité de Dreyfus.

Mais, voici que la campagne pour le condamné redouble d'ardeur et les quotidiens les plus enragés à aboyer après Dreyfus deviennent hésitants...

Ont-ils donc été éclairés ?

Ça se pourrait foutre bien, car les voici qui changent leur fusil d'épaule : ils ne savent plus..., ils doutent..., ils cherchent la vérité, — ou le magot !

Tout ça est bougrement dégueulasse !

Et c'est pourquoi, les fistons, je termine mon flanche comme j'ai commencé : toutes ces malpropres se passent chez nos ennemis, — laissons donc les jean-foutre de la haute se manger le nez et ne nous emballons pas sur leurs salopises.

Notre turbin est autre !

Nous avons à tirer des plans pour que la garce de société actuelle, qui engendre toute la boue et la pourriture qui nous écoëure, coule à l'égout le plus vivement possible.

Le Calvaire de l'Innocence

Sous ce titre, le mois dernier, la *Protesta Humana* de Buenos-Ayres racontait les tribulations d'un acquitté de Montjuich et de sa compagne. Voici, résumé, cet odyssée lamentable :

« Un jour dans un modeste logement d'un quartier ouvrier de Barcelone des brutes se présentèrent qui, sous une excuse quelconque, s'emparèrent du mari.

La chasse aux anarchistes avait commencé ! Les jours, les mois se passèrent et la compagne du malheureux se désespérait de n'avoir aucunes nouvelles de lui quand elle lut dans un périodique quelconque que son mari était poursuivi pour l'attentat de la rue Cambios Nuevos et que le fiscal voulait le faire condamner à dix ans de travaux forcés, comme complice de cet attentat.

La pauvre femme, convaincue de l'innocence de son compagnon va partout, résolue de lutter jusqu'à la mort.

Il est impossible de détailler tout ce qu'elle a raconté !

Ses continuel voyages à la cime de l'odieuse montagne de Montjuich, les scènes épouvantables de douleur des femmes, des enfants, des amis des victimes immolées à la soif de vengeance de la bourgeoisie ; les misères vues et senties, les souffrances matérielles et morales des détenus et de leurs familles, les espérances évanouies, les incertitudes, — ces minutes d'angoisse qui sont des siècles, ces jours qui sont des agonies éternelles.

Enfin, le tribunal suprême absout les accusés ! Hélas, la courte joie est vite amoindrie par la menace de la déportation d'abord, de l'expulsion ensuite.

Privée de toutes ressources, la pauvre femme gravit un nouveau calvaire : il lui faut vendre ses meubles, ses hardes, — qui pourront à peine payer le passage au libéré, — au *dé-terré*, pour mieux dire ! — et il partit, de nuit, enchaîné en compagnie d'autres camarades sans qu'on leur ait donné le temps d'aviser leurs familles désolées.

Il y a, à l'extérieur, des pays dont le langage, les coutumes sont différents ; on hésite à s'y rendre, hanté de la crainte d'y mourir de faim, faute d'aide.

Il vint aux bannis la malheureuse idée de se rendre dans un pays qu'ils supposaient plus hospitalier et dans lequel, la similitude de langue leur permettrait de trouver plus facilement du travail : ils pensèrent à l'Argentine !

A l'Argentine, refuge pour les voleurs, les déclassés, les perdus..., mais qui n'est pas un refuge pour des anarchistes innocents, pour des travailleurs honorables.

De Londres, le pauvre homme écrit à sa femme qu'il part pour Buenos-Ayres, qu'il l'attend là-bas et qu'ensemble ils seront forts pour résister à l'injustice des hommes et haïr les monstruosité sociales.

La femme s'embarque donc pour Buenos-Ayres, mais, amère déception ! arrivée là-bas elle apprend que, de par le bon plaisir des gouvernants de l'Argentine, son mari a été expulsé et embarqué à nouveau pour l'Europe.

Et, au lieu des embrassades de son mari, qui l'eussent reconforté, la pauvre femme connaît à nouveau les angoisses de la douleur, de la misère et de l'abandon.

De l'abandon, non, jamais ! En Argentine il y a des anarchistes, car sur toute la planète il y a des hommes qui protestent et s'indignent devant l'accomplissement de pareilles infamies.

La bourgeoisie espagnole peut être fière de son œuvre !

Les trois anarchistes, reclassés par le gouvernement de l'Argentine, nos compagnons et amis Pons, Puig et Barrera, sont, croyons-nous, en route pour Dunkerque. Et l'infortunée épouse de Puig s'apprête à retourner en son pays natal... »

Quelle triste histoire, nom de dieu ! Ainsi, une fois encore, voici une république, — celle d'Argentine, — qui, faisant la pige à notre poufiasse opportuniste, ferme ses frontières aux bannis d'Espagne.

Et, une fois de plus, voilà l'évidente preuve que tous les gouvernants se valent et que les plus charognards sont encore ceux qui se foutent sur le râble l'étiquette républicaine !

Toujours les LOIS SCÉLÉRATES

En cette dernière huitaine, ces garces de lois ont été appliquées deux fois.

Primo, à Lyon, le *Peuple* est poursuivi pour un article anti-militariste et, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, le juge instructeur averti le gérant qu'il tombe sous la coupe des « lois scélérates ».

Deuxièmement, à Paris : le *Libertaire* a eu son avant-dernier numéro saisi. Les chats-fourrés s'en prennent à un article, à propos des suicides de Choisy-le-Roi et où il était trouvé drôle que les pauvres bougres se soient suicidés tout seuls.

Décidément, c'est pas de la blague : nous sommes en république !... Une république tout ce qu'il y a de plus bourgeois et, en même temps, de plus impérial.

Oh mais, ne craignez rien, les bons bougres : la racaille opportuniste et radigaleuse n'en continuera pas moins à baver que les « lois scélérates » sont inappliquées et inapplicables.

Les jean-foutre ont du culot !

Ils n'en sont pas à un mensonge près. Depuis quatre ans, ils serinent cette fameuse menterie : « les lois scélérates ne sont pas en vigueur ! »

Une centaine de faits, si ce n'est davantage, leur ont donné le plus formel des démentis.

Mais, comme ces sacrés saltimbanques n'ont qu'un dada : monter le job aux niguedouilles électorales, ils continueront à baver, — malgré l'évidence, — que les « lois scélérates » se rouillent dans l'arsenal légal.

Voilà qui nous donne une sacrée idée de la bonne foi des politicards !

Un anarchiste inconnu !

Eh foutre, voici que je viens de faire une découverte espatrouillante !

Le *Temps*, ce grave et soporifique drap de lit, opportuniste et panamitarde depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, voici qu'il se déclare partisan de la PROPAGANDE PAR LE FAIT.

Ça vous la coupe, les copains !

Ce que j'affirme vous paraît incroyable !

Ce n'est pourtant que la vérité toute pure, nom de dieu !

Je vais coller les points sur les I : c'est en aboyant après la Compagnie des omnibus que le *Temps* s'est fendu de la déclaration en question.

« La Compagnie n'éclaire donc plus ? » vont demander les bons bougres.

— Ça, les fistons, je l'ignore !

Peut-être bien à force d'arroser les oisillons de la Volière municipale, cette garce de Compagnie se sent assez puissante pour négliger de graisser les quotidiens.

Tout ça, nom de dieu, c'est des gratuites suppositions que je fais !

Par contre, ce dont je suis bougrement certain, c'est que la Compagnie des écrabouilloirs se fout des parisiens jusqu'à la gauche.

Paris est le patelin du monde où les communications sont les plus difficiles et le plus chérotés.

Le *Temps* lui-même l'avoue !

C'est d'ailleurs tellement visible qu'il faudrait avoir toute la confiture du grand collecteur dans les lucarnes, pour ne pas s'en rendre compte :

«... Qui ne connaît ce spectacle lamentable ? Cent cinquante personnes, sous la pluie, les pieds dans la boue, pataugent à la station. Dix minutes, un quart d'heure se passent, on ne voit rien venir. Enfin, énorme, solennel, imposant, apparaît l'omnibus souhaité. Eclaboussures, bousculade. Et quand il n'est pas « complet », c'est à grand-peine qu'il offre trois ou quatre places. Il faut reprendre la faction... Comment ne pas plaindre le troupeau de ces malheureux qu'une cruelle ironie appelle des « voyageurs » ? Il y a dans Paris des milliers et des milliers d'employés, de petits bourgeois et d'ouvriers des deux sexes, ayant leur travail dans les quartiers du centre, et leur domicile dans les faubourgs, qui perdent certainement en moyenne une ou deux heures par jour à attendre l'omnibus... »

La solution à cette chierie, étant données les opinions du *Temps*, vous croyez la reluquer d'ici : « Il faut s'adresser à la gouvernance, supplier le Conseil municipal de museler la Compagnie ? »

Erreur, les camaros !

L'écrivain du *Temps* s'oublie et le voici qui — pour un trop court moment, — raisonne d'aplomb.

Je cite nature :

«... Et ils ne se plaignent pas ! Ils n'ont jamais seulement emporté d'assaut un de ces tramways toujours complets ? Bien docilement ils prennent un « numéro » et se résignent. Et c'est là la population qu'on représente comme indisciplinable ! Le moindre képi galonné en obtient une déférence et une patience qui défient toute comparaison, et qu'il faut franchement déclarer encrassées. La longanimité des contribuables encourage vraiment trop certains fonctionnaires à se moquer du public, et certaines administrations à ajourner aux calendes toute espèce de réformes... »

Mille dieux, pour une fois, voici bibi qui approuve ce que dégoise le quotidien à Hébrard.

Ainsi, pour améliorer la circulation des omnibus dans Paris, le *Temps* n'y va pas avec le dos de la cuillère : la prise d'assaut des écrabouilloirs lui paraît la solution la plus pratique.

C'est de la PROPAGANDE PAR LE FAIT, tout ce qu'il y a de plus carabinée !

C'est la solution anarchote : la mise en branle de l'initiative populaire !

Mais alors que devient la gouvernance, cette divine gouvernance qui est chargée du bon ordre et de l'alignement social ?

Elle n'est donc plus qu'une crotte de chien ?
Et les bouffe-galette, les ministres, Félixque
lui-même ne sont que des soliveaux ?

—o—

N'approfondissons pas, les copains ! Constatons simplement l'illogisme du *Temps*.

Sur une question qui touche le public en général : l'amélioration du transbahutage des parisiens, le voici qui proclame l'impuissance radicale de l'Etat et en appelle à l'initiative et à l'énergie révolutionnaire du peuple.

C'est ce qui prouve que, si les intérêts ne poussaient pas les hommes à avoir des idées biscornues et rudement idiotes, d'instinct ils seraient anarchos.

Puisque le *Temps* le devient, quand il y trouve profit. — tout le monde peut le devenir !

Kif-Kif Bourriquet !

C'est du militarisme qu'il s'agit.

Et foutre, y a pas d'erreur : c'est partout la même saloperie !

Qu'on soit troupade en France, en Allemagne, en Chine ou aux Etats-Unis, c'est kif-kif bourriquet.

Comme échantillon de la barbarie des galonnards américains voici, pigée dans la *Tribune Libre*, la déposition faite devant la cour martiale de Chicago par Charles Hammond, un troupade de l'armée fédérale, accusé d'avoir désobéi au capitaine Lovering :

Vendredi, je refusais de me rendre au travail et l'on me mit en cellule. Le samedi à neuf heures et demie, on me dit que je devais me présenter devant une cour martiale. Je répondis à l'officier de garde qu'il devait m'y porter. Capitaine Lovering arriva bientôt avec deux gardiens et il commanda aux sentinelles de me renverser et de me traîner dehors de façon à ce que mon dos rebondisse sur le seuil de la porte. Ce qui fut fait. Le sergent Barnard pesait sur ma poitrine pour que mon dos fut écorché. On me traîna jusqu'à la maison de garde et au moment où je passais la porte le capitaine Lovering posait son talon sur ma tête et menaçait de me frapper dans le visage. Alors on me fit marcher jusqu'à ma cellule. Un peu plus tard, le capitaine Lovering revint avec quatre sentinelles et leur commanda de me flanquer dehors. On ouvrit la porte et deux d'entre eux entrèrent et me jetèrent par terre. Lovering me lança quatre coups de pied dans les reins et au moment où je passais le seuil de la porte il m'en lança un autre à l'épaule. Il me donna plusieurs gifles puis me bourra deux fois avec son talon et me donna encore trois violents coups de pied dans les épaules. Durant tout ceci il ne cessa de m'insulter et de me demander si je ne voulais pas me lever et marcher.

Ensuite Lovering me fit mettre les jambes en croix et les lia à la cheville avec une corde. Je plaçais mes deux mains sous ma tête et les deux sentinelles se mirent à me traîner. Lovering me piquait aux mains et aux épaules avec son sabre. On me traîna sur le balcon et là, avec une violente secousse, on me fit dégringoler les escaliers de pierre, puis sur la route, deux autres sentinelles vinrent aider à me traîner.

Je fus traîné sur les pierres jusqu'à l'escalier de la compagnie D ; puis, au haut de l'escalier, puis en bas et en travers du trottoir jusqu'aux escaliers de la compagnie A ; puis en haut jusqu'à la chambre de l'adjudant. Le lieutenant-colonel Bainbridge commanda de me délier et on me conduisit devant la cour martiale.

A deux heures je demandais à être conduit devant le docteur qui nettoya le sang coagulé autour des blessures faites par le capitaine Lovering. Depuis on m'a tenu au cachot, au pain et à l'eau. »

En Amérique, les journaliers gueulent après les galonnards espagnols qui, à Cuba, commettent atrocités sur atrocités ;

Mais ces sacrés chieurs d'encre oublient d'aboyer après leurs galonnards qui font kif-kif.

C'est pareil chez nous : tous les écrivassiers patrouillotes racontent les brutalités de la gradaille allemande, mais passent sous silence les monstruosités qu'accomplissent les galonnards en France et en Algérie.

C'est toujours l'histoire du trou du cul qui qui voit une paille dans l'œil du voisin, et ne s'aperçoit pas qu'il a une poutre dans ses lucarnes.

Pour ce qui est des bons bougres, les tortures qu'a endurées le troupade de Chicago n'ont rien d'extraordinaire : quand on sait que le militarisme est une riche couveuse à monstres on ne s'épate pas d'y voir éclore des brutes comme Vacher, Gallifet, Weiler et aussi le capitaine Lovering.

Et, tant qu'il y aura des casernes, — que ce soit ici ou aux Antipodes, — ce sera kif-kif bourriquet.

RÉVOLTES ANARCHOTES

Les idées anarchistes ne sont pas nées d'hier : elles sont vieilles, — presque aussi vieilles que l'humanité !

Dès qu'un crapulard, plus roublard et plus fort, a imposé son autorité, l'idée anarchote a germé chez les esclaves du nouveau maître.

Et, une kyrielle de fois au cours des siècles, les idées libertaires ont brillé sur le monde. Mais, avant qu'elles n'aient pu se concrétiser, les dirigeants qu'elles menaçaient ont toujours réussi à les étouffer dans le sang.

Et la tradition a été perdue !

Les générations se sont suivies, sans liens entre elles, — les nouvelles venues ignorant ce qu'avaient ruminé les révoltés disparus.

Le souvenir même en est effacé des histoires bourgeoises !...

Dans la *Pevue blanche*, Albert Delacour a esquissé quelques-unes de ces révoltes. Les copains liront avec plaisir sa dernière tartine sur

DEUX ENFANTS PERDUS DE L'ANARCHISME

Bakounine a dit : « Nous sommes exactement dans la même situation que nos pères au temps d'Alexis Mikailovitch, père de Pierre le Grand, lorsque le cosaque Razine souleva les paysans pour la liberté. Aujourd'hui, tous les intellectuels déclassés formeront un nouveau Razine qui, étant collectif, sera invincible et la révolution triomphera sur le monde. » Il est intéressant de jeter un rapide coup d'œil sur cette tentative révolutionnaire du cosaque Razine que Bakounine considérait comme le type du mouvement anarchiste, et sur les essais que les anarchistes modernes ont fait dans le même sens.

Le « mouvement » de Razine se place en 1667, sous le règne du tzar Alexis Mikailovitch, le second des Romanoff, et celui qui a inauguré ce régime de compression qui, perfectionné par ses successeurs, a fait de l'empire moscovite une chiourme idéale. L'instant était fort heureusement choisi pour tenter quelque chose de libertaire, car outre que le peuple était très malheureux du régime tyrannique des boyards, la Russie, à peine remise de la crise qu'elle avait traversée au temps des « faux Démétrius », était fort agitée par les questions religieuses : le patriarche Nikone, qui avait tenté de réformer l'église orthodoxe et de la nettoyer de ses superstitions, avait succombé devant une coalition de boyards et du haut clergé ; un concile l'avait déposé et séquestré à la suite d'un procès demeuré mystérieux, mais où il fut vraisemblablement accusé de pactiser avec l'église catholique, et le peuple, qui l'aimait comme tous les réformateurs, était fort troublé à son sujet. Il ne manquait plus qu'un homme, ce fut Stenko Razine, le cosaque.

Comme il était interdit aux serfs de quitter leurs maîtres, beaucoup s'enfuyaient avec leurs femmes et leurs enfants dans les steppes du Don pour s'y faire « Cosaques » ; c'étaient à peu près ainsi que les Cosaques du Don se recrutaient depuis des siècles. Mais dans la seconde moitié du XVII^e siècle, l'hetman Kornil Jacowleff, persuada à ses compatriotes, déjà fascinés par la discipline moscovite, de repousser les nouveaux venus qui n'apportaient pas grand chose à la communauté et étaient mal vus du tzar. Il fallut donc que ces malheureux vécussent à part, de leurs misérables ressources : ils formèrent une horde et prirent pour hetmans deux frères : Stenko et Frolle Razine. Dans le même temps, la guerre sévissait entre la Russie et la Pologne : le tzar attira auprès de lui une partie des nouveaux Cosaques avec Frolle Razine pour en faire des soldats ; mais, calcul arrêté d'avance ou mou-

vement soudain d'injustice, il les accusa bientôt de trahison, et le chevaleresque Frolle qui s'était remis entre ses mains, fut, à la suite d'un jugement inique, condamné à mort et ignominieusement pendu. A cette nouvelle Stenko Razine déploya son étendard et appela tout le peuple à la liberté et à l'égalité co-

saque. Quelle épopée que la courte vie de ce Stenko Razine qui a laissé tant de souvenirs dans l'imagination de la plèbe slave. Repoussé par l'hetman Jacowleff, presque traqué, à peine suivi, menacé par les troupes impériales qui viennent achever sur lui l'exécution de son frère Frolle, il gagne en fuyant les steppes glacées de l'Oural, s'empare de la petite ville de Jaïk et y établit ses quartiers d'hiver. Le peuple s'émue : c'est comme un grand frisson que les appels héroïques de Razine ont fait courir au long des steppes orientales. Les troupes impériales arrivent enfin près de Jaïk et s'enfuient honteusement devant la fougue des chevaliers errants de l'Oural. C'est plus qu'une déroute, plus qu'une panique, une folie qui se répand de cantons en cantons, et de villes en villes : Razine est un sorcier que les balles ni les boulets ne peuvent atteindre. Tout se disperse ou va grossir les rangs de l'heureux vainqueur qui descend aux rives de la Caspienne, capture les galères du tsar et du shah de Perse et, jetant à pleines mains la richesse à ses compagnons, déploie intrépidement, comme un défi entre l'Asie et l'Europe sa libre bannière autour de laquelle viennent se réfugier tous ceux que la vie sociale a blessés.

Mais ce n'est là encore qu'une œuvre de brigand heureux. L'outlaw va se changer en libérateur.

A la fin de 1669, une armée sort d'Astrakhan pour réduire l'insolence du rebelle ; mais, prise d'épouvante à son approche, les généraux du tzar lui offrent la paix et l'indépendance dans ses steppes pour lui et ses complices, s'il consent à faire une soumission officielle et à rendre les trophées qu'il a pris aux armées impériales. Razine se rend à Astrakhan pour discuter les conditions qu'on lui propose ; il y trouve les gouverneurs et les généraux impériaux tremblants, n'osant rien exiger, la populace frémissante, les Cosaques du Don dégoûtés de Jacowleff et surexcités en sa faveur ; l'immense espoir des peuples monte à lui comme un appel. Il l'entend, il prend conscience de lui-même et, quittant Astrakhan, arbore de nouveau son étendard. Cette fois, les Cosaques se rallient à lui, le peuple se lève.

Ce n'est pas un bouleversement effroyable, une lutte d'extermination comme les grandes guerres sociales de l'Asie, les révoltes des Babek et des Li-tsi-tching, mais une sorte de marche triomphale, l'épanouissement de la liberté qui s'éveille au son des trompettes de guerre. Razine se proclame le champion de tous les opprimés, du patriarche Nikone comme de l'humble serf tremblant sous le knout : les paysans chassent leurs seigneurs, tous ceux que la tyrannie froisse. Nikonistes, catholiques, sociniens, acclament le chevalier du Don.

Les villes ouvrent leurs portes avec enthousiasme ; les troupes régulières s'enfuient. Devant Tscherny-Jar, Razine rencontre enfin la gracieuse flotte du prince Lwoff, qui paraît disposé à le combattre ; mais Razine marche droit aux soldats qui se jettent sur leurs officiers, et les enchaînent aux cris mille fois répétés de : « Vive Razine, notre sauveur, notre protecteur ! » — « Que dit-on de moi à Astrakhan » demande l'hetman à ses nouveaux compagnons. — On t'attend avec impatience. » Razine marche sur Astrakhan : le peuple court aux remparts, mais c'est pour tendre les bras aux Cosaques et les aider à franchir plus aisément les créneaux. La victoire écrivit complète : le peuple, sans plus attendre, pilla les richesses du gouvernement, des nobles et des marchands et mit tout en commun : après quoi Razine organisa la commune cosaque avec ses assemblées générales pour les grandes affaires, ses petites sections de famille administrées par des chefs élus.

Tout le pays du Volga adhéra sans combat au nouvel ordre de choses et fut organisé de la même façon ; des envoyés de Razine coururent jusqu'à Novgorod annonçant l'approche de Razine et l'avènement de la liberté et de l'égalité ; la populace de Moscou s'agitait déjà comme au temps du faux Démétrius et les esclaves grondaient sourdement contre leurs maîtres. Il semblait que le vieil empire des tsars entrât en décomposition.

Mais Razine et ses compagnons étaient restés Cosaques et aventuriers de la steppe sous leur

apparence de révolutionnaires; il leur fallait de grands coups d'épée et de beaux butins. Au lieu de marcher sur Moscou, l'hetman s'obstina un mois devant Symbirsk et permit au prince Bonatinsky de lever une dernière armée et de l'enfermer entre la ville et lui. La bataille fut perdue, et cette lâche plèbe slave, pétrie et dégradée par l'esclavage, abandonna son héroïque tsar, sitôt qu'elle ne le crut plus invincible. Razine, après des prodiges de valeur, avait pu s'enfuir avec quelques Cosaques, mais toutes les villes épouvantées fermèrent leurs portes au vaincu. Le chevalier du Don voulait combattre encore. Il regagna tout chevauchant sa steppe; mais Kornil Jacowleff l'attendait pour satisfaire enfin sa jalousie de quatre années. Razine, attiré dans un guet-apens fut livré au tsar Alexis qui le fit torturer, puis décapiter le 6 juin 1671 et découper en quatre quartiers. L'extermination de ses adhérents fut complète et effroyable. Les historiens nous avouent cent mille victimes.

Il est certain que Razine fut aussi près que possible du triomphe définitif. L'anarchisme moderne ne devait jamais l'oublier. Boulavine, sous Pierre le Grand; Pougatscheff, sous Catherine II, tentèrent de relever l'étendard de l'hetman des pauvres, mais avec le génie et même la foi en moins; aussi n'aboutirent-ils qu'à provoquer des crises de désordre sans grandeur qui démontrèrent seulement la faiblesse cachée de l'autocratie moscovite. Lorsque l'idée libertaire eût été définitivement étranglée par les tsars, en Russie, Bakounine porta dans l'Europe occidentale les espérances et la tradition du « mouvement » spontané, tel que Razine l'avait conçu et tenté.

Notre temps si peu propice aux épopées a cependant vu plusieurs communistes se lever avec cette audace, ce dédain des réalités qu'on ne retrouve que chez les hommes de foi. Tout récemment l'Europe a vu avec stupeur des chefs anarchistes espagnols se jeter avec quelques centaines de paysans sur une ville de cinquante mille habitants comme Xérès, en plein jour, pour y proclamer la révolution sociale.

Mais nul « mouvement » ne présente plus d'intérêt et de caractère que celui du chevaleresque Cafiero, près de Bénévent, en 1877. Ce Cafiero était un très riche propriétaire qui avait consacré toute sa fortune au triomphe de la cause sociale qu'il croyait juste.

L'ancien royaume des Deux-Siciles était déjà, comme aujourd'hui, désolé par l'horrible misère agraire qui, pour ce peuple infortuné, a signalé le passage de la tyrannie théorique des Bourbons à la tyrannie pratique de la maison de Savoie. On était dans les premiers jours du mois d'avril 1877. Le bruit parvient au gouvernement que Cafiero, Capo d'Istria, Malatesta et quelques autres personnages suspects se réunissent au nombre d'une vingtaine, dans une maison écartée du village de San-Lupo, près de Bénévent, et on envoie pour les surveiller une compagnie de carabiniers. Le 6 avril 1877, à la nuit, les conspirateurs se mettent en marche, armés. Les carabiniers veulent s'opposer à leur passage: quelques coups de feu s'échangent, deux carabiniers sont atteints, le reste se disperse, et, au soleil levant, les paysans de Letino voient paraître une troupe singulière précédée d'un drapeau rouge et dont le chef porte une écharpe de même couleur. Les envahisseurs gagnent la mairie, s'en emparent et, pour décharger le conseil municipal de toute responsabilité, lui délivrent le papier suivant: « Nous, soussignés, déclarons avoir occupé le municipio de Letino, à main armée, au nom de la Révolution sociale. »

De là Cafiero se rend au presbytère et explique au curé Fortini qu'il vient établir l'égalité et procéder au partage des terres. « C'est la vraie doctrine de l'Évangile », s'écrie le bon curé et il suit le chef sur place où le peuple s'est rassemblé autour de la croix. Cafiero fait un discours où il expose qu'il vient partager les terres; le curé Fortini lui succède et recommande à ses ouailles de suivre les préceptes du rebelle. L'enthousiasme est à son comble: on apporte au pied de la croix les papiers publics, les titres dominicaux, l'argent de la caisse du percepteur et les fusils de la garde nationale. On fait un autodafé des papiers, Cafiero distribue l'argent et les armes. « Le partage! le partage! » crient les femmes. — Vous avez des armes, vous êtes affranchis », répond Cafiero. « C'est à vous de faire vous-mêmes vos partages. » Le lendemain, après une journée de fête, on marche sur Gallo. Le curé Tamburini, prévenu de ce qui s'est passé à Letino et de l'approche des révolutionnaires, rassemble les paysans. « N'ayez pas peur

d'eux, enfants », dit-il, « ce sont de bons garçons qui viennent renverser le gouvernement et partager les terres », et tout le peuple, le prêtre en tête, sort au devant de Cafiero avec des acclamations. Mêmes scènes qu'à Letino; les légitimistes et les catholiques fraternisent avec les révolutionnaires. Destruction des titres et des instruments de l'impôt, sans violence sur les personnes, partage de l'argent, discours, réjouissances populaires, ce fut une fête de quatre jours pour cette malheureuse population. Mais le quatrième jour la fête prit fin au son des tambours et des clairons de l'armée royale. Cafiero et ses amis, ne voulant pas exposer les paysans aux conséquences d'une bataille, se retirèrent dans les bois, à la façon des partisans bourbonniens. Malheureusement pour eux, il y eut une reprise de l'hiver: la neige tomba à gros flocons et couvrit la terre; mourant de froid et de faim, mais persistant jusqu'au bout dans leur noble résolution d'éviter toute inutile effusion de sang, les anarchistes se rendirent sans combat et furent menés en prison. Au mois d'août 1878, ils comparurent avec les deux curés, Fortini et Tamburini, devant la Cour d'assises de Bénévent. Leur aventureuse équipée avait éveillé tant de sympathie dans la population napolitaine que le jury, saisissant avec empressement l'occasion d'une amnistie que le roi Humbert avait prononcée à son avènement, prétendit les accusés couverts par cette mesure de clémence et les renvoya absous à la grande indignation du gouvernement qui ne parla de rien moins, à cette occasion, que de supprimer le jury. Mais il se ravisa et préféra laisser tomber dans l'oubli le souvenir de cette petite épopée pacifique qui semble si dépaycée dans notre prosaïque, sanglant et égoïste dix-neuvième siècle.

Un Pauvre Peinard!

(LÉGENDE SOCIALE)

Il était un pauvre Peinard
Qui jamais ne fut galettard!

C'était le fils d'une routière
Mendigotte de grand chemin
Et dans le ventre de sa mère
Ça connaissait déjà la faim!
Tout gosse, la manufacture
Le prit pour balayer les cours
Mais on lui donnait sa pâture
Et dix sous, tous les quinze jours.

Car c'était un pauvre Peinard
Qui jamais ne fut galettard!

Plus grand, il cassa de la pierre
N'ayant pas appris de métier;
Ça gagnait vingt ronds! ô misère,
Mais ce qu'il fallait turbiner!
Sobre comme un chameau, le hère
Jamais on ne le vit poivrot!
Puceau de cognac ou de bière
Un foutu client pour Pernod!

Il était un pauvre Peinard
Que jamais on n'a vu pochard!

En revanche quand sa limace
Lui collait aux flancs, les étés
S'il lichait?... C'est de la Wallace
Ce Champagne des raffalés!
Un jour voyant une drôlière
Qui passait reluquant son pain
Il lui donna sa part entière!
L'amour chez lui tua la faim!

Il était un pauvre Peinard
Qui jamais ne fut galettard!

Il l'emmena dans sa tanière
Et ces pauvres bougres unis
Par le cœur et par la misère
Mirent le ciel dans leur taudis!
Comme il faut de l'amour à l'homme,
Au rupin comme au pauvre gueux,
Tous les ans ils faisaient un môme
La bidoche des miséreux!

Il était un pauvre Peinard
Pour l'amour, jamais en retard!

Mais lui ne perdait pas courage
Du matin au soir, sans retards,
Il abattait double d'ouvrage

Pour nourrir femme et momignards.
Se foutant de la politique
Il ne lisait pas les journaux
Englobant dans la même clique
Les opportuns, les radicaux!

Il était un pauvre Peinard
Qui n'était pas politicard!

Mais il faisait son « devoir » d'homme
Ce prolo, bâlard du destin!
Dont l'existence ne fut comme
Qu'un crochetage avec la faim.
Et par le chaud ou la froidure
Il s'esquintait, à seule fin
Que tous les soirs sa géniture
Allât au pieu, le ventre plein!

Il était un pauvre Peinard
Au turbin jamais en retard!

Pour se reposer les dimanches
Tout en baladant ses loupiots
Il grimpa dans les hautes branches
Pour leur chercher des nids d'oiseaux
Malheur! un jour, à la carrière,
Par un bloc il fut aplati
Et le soir sur une civière
On le rapportait refroidi!

Triste fin d'un pauvre Peinard
Qui jamais ne fut galettard!

Le Maire aux frais de la commune
Casqua pour le faire encrôter.
Il pionce à la fosse commune,
Il a fini de turbiner!
Pleurant son mâle, sa femelle
Trime en mendiant par les chemins
Leurs gas iront à la Nouvelle!
Et leurs filles seront putains!

C'est le sort des pauvres Peinards
Qui jamais ne sont galettards!

F. Y.

A COUPS DE TRANCHET

Variations guesdistes. — Y a belle lurette que je n'ai servi aux camaros une rallonge aux Variations guesdistes.

Ils pouvaient croire la série épuisée.
Fichtre non! C'est comme les cheveux d'Éléonore, quand y en a plus, y en a encore!
Savez-vous ce que vient de bayer Gabriel Deville, du haut de l'égrugeoir de l'Aquarium?

Que, dans la société collectiviste qu'il rêve de nous imposer, le salariat continuera à exister.

Son dégueulage est tellement pyramidal qu'on se demande s'il devient maboule? Ah ouat, le type est loin d'avoir un grain! Ses reniements ont un but: amorcer les électeurs.

C'est au cours de la discutallerie sur les paysans, qui dure depuis pas mal de semaines, que Deville a accouché de cette exorbitante déclaration qui est la négation du socialisme.

L'autre samedi, après avoir dit que sa Révolution légale n'expropriera pas les petits campuchards, s'ils exploitent eux-mêmes, il a ajouté que les paysans qui, tout en ayant des salariés, turbinent eux-mêmes, ne seront pas considérés comme des capitalistes et continueront leur truc, c'est à dire: continueront à avoir des salariés!

Pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, je cite sa phrase: « Même là où il y a possession suffisante pour pouvoir occuper des salariés, mais insuffisante pour dispenser le possesseur de mettre lui-même la main à l'œuvre, nous n'avons pas affaire à un véritable capitaliste... il ne saurait y avoir aucun inconvénient, ni théorique, ni pratique, tant que les faits n'auront pas dans leur ensemble justifié nos prévisions, à ce qu'il y ait, avec certaines garanties, emploi par le petit propriétaire de salariés. »

Ainsi, voilà qui est clair et formel: le collectivisme laissera subsister l'exploitation humaine!

Derrière le QUATRIÈME-ÉTAT triomphant se dressera un CINQUIÈME-ÉTAT pouilleux et misérable qui aura à entreprendre une nouvelle révolution pour s'émanciper.

Heureusement, nom de dieu, quand viendra le coup de chien final, ce n'est pas Gabriel De-

ville qui sera chargé de l'alignement social, c'est le populo soulevé qui fera la besogne. Et on ne s'occupera guère des ragougnasses des collectos !

Les petits chinois! — Quel est le bon bougre qui n'a entendu les cléricafards jérémiés sur la barbarie des chinois qui abandonnent leurs mères sur des tas de fumier ?

Heureusement pour ces momignards que, en Europe, des braves jésuites « rachètent les petits chinois » avec la belle galette que leur reflent les niguedouilles farcis de dévotion.

Ca, c'est le chiquet ratichonnesque ! Ce qu'il y a au fond de ce truc, c'est tout simplement une réclame pour faire rapliquer la braise dans les poches des cafards.

Pour ce qui est des « petits chinois », la frocaille s'en fout !

C'est tellement vrai que, dernièrement, au Tonkin, une nonne qui dirige à Soctrang, un orphelinat, à eu maille à partir avec les autorités, pour infraction aux règlements.

La garce « oubliait » de signaler les momignards qui clappaient dans son abattoir.

Et on comprendra pourquoi elle « oubliait » cette formalité, quand on saura que sur trois cent quatre-vingt-dix gosses recueillis dans ce maudit orphelinat trois cent soixante-dix sont morts.

La nonne les baptise..., et les fait crever ensuite.

Ca fait des petits saints, — ils vont tout droit au ciel !

« Mais, allez-vous demander, on a poursuivi cette goule pour assassinat?... »

Que vous êtes naïfs, les bons bougres ! On lui a foutu cinquante balles d'amende avec la loi Bérenger, pour infraction aux règlements de l'état-civil.

Ce n'est pas ça qui empêchera la charognasse d'expédier les « petits chinois » dans le royaume des taupes !

En Banlieue

SAINT-DENIS. — A l'occasion du départ de la classe, les petits gas de la « Jeunesse Egalitaire » se sont fendus d'un manifeste galbeux qu'ils ont placardé sur les murs du patelin.

Le lendemain, les bourriques s'escrimaient contre les murs avec leurs coupe-choux... et je te râcle, et je te râcle !

Peines perdues, car le populo avait eu le temps de lire et les bons bougres s'en allaient en approuvant.

Cette propagande portera ses fruits !

Voici un becquet du manifeste en question : « Tu vas défendre les ennemis de ta classe, combattre tes compagnons de travail et de misère.

« Pourquoi ?
« Parce que pour défendre le luxe des oisifs contre la faim des producteurs, il faut des fusils ; pour maintenir la domination des riches sur les pauvres, il faut des casernes ; pour sauvegarder les privilèges des exploiters, il faut des années... »

Et les jeunes fistons concluent en engageant les bleus à se dessaler afin que prolos et troubadés marchent en chœur à la conquête du bien-être.

Saint-Denis, 15 novembre 1897.

Mon vieux Peinard,

Que disais-tu donc, père Peinard, que les ouvriers de la Compagnie des métaux sont malheureux ?

Ah bien, tu es bougrement dans l'erreur ! Demande plutôt au ministre Boucher, — bouché à tous les points de vue ! — qui est allé leur rendre visite l'autre semaine.

Cette bonne bourrique ministérielle te dira qu'il n'a jamais vu une usine aussi bien conditionnée et des ouvriers aussi bien traités et bien payés.

Je sais ce que tu vas répondre : tu vas expliquer que la boîte avait été pomponnée et appropriée et les prolos pistonnés en grande largeur.

— Parfaitement ! T'as mis le doigt dessus. Je vais te conter l'affaire :

Figure-toi que la visite de l'ostrogoth ministériel était annoncée depuis un mois et que tout le monde était sur les dents.

Pense donc, le ministre devait s'amener pour décorer les vieux turbineurs, — les ceusses qui, pendant trente ans, ont été des esclaves dociles.

Toutes les précautions étaient prises !

Au jour dit, la boîte fut pavoisée, astiquée, bichonnée, et chaque prolo attendait avec des fourmis dans les guiboilles l'arrivée de la bande de polichinelles.

Après une station à la mairie où le ministre et sa bande s'entonnèrent du champagne à la santé des contribuables, et où fut faite la distribution des décorations aux vieux fourneautins — parmi lesquels se trouvait Popol, dit CASQUE-A-MÈCHE, un cortège se forma pour visiter les bagnes de Saint-Denis.

A la Compagnie des métaux, les processionnaires ne firent que passer, — craignant sans doute de trop bien voir. Ils filèrent si vite que les poireaux de l'ajustage, qui avaient été recordés pour gueuler : « Vive M'sieu le minisse ! » en furent pour leurs frais.

Tout de même le ministre fit amener une délégation d'ouvriers et il leur demanda des tuyaux sur leur turbin, leur salaire, et patati et patata.

Et tous de bredouiller ! Ils étaient d'ailleurs choisis en conséquence : on les savait incapables d'exhaler la moindre plainte.

Ils ont répondu kif-kif des larbins. Aucun ne s'est souvenu que nous sommes tous égaux et, après avoir répliqué au ministre n'a songé à l'interroger pour savoir si son métier est dur, s'il est à l'heure ou aux pièces et combien il palpe au bout de sa semaine ?

Aussi, je te le garantis : ce ne sera pas encore cette visite qui rendra les prolos plus heureux ! Les pauvres y ont juste gagné deux heures de flâne, — quant au turbin il reste ce qu'il était auparavant ; dégueulasse et mal casqué.

Et il n'en pouvait pas être autrement : la visite d'un ministre ne peut pas atténuer l'exploitation pas plus que celle de Félicque ne peut guérir les écrouelles.

Mais, vingt mille charognes, si les gas étaient quelque peu dessalés, ils trouveraient tout de même un joint pour faire la nique à leurs dégoûtants exploiters : pour ça ils n'auraient qu'à pratiquer un sabotage carabiné, — et ça ne serait guère difficile dans cette boîte !

Par ce moyen, les prolos auraient des chances de faire boire quelques bons bouillons aux capitalistes.

Et ce serait toujours ça..., en attendant qu'on puisse faire éclore la Sociale !

Sur ce, afin que les garde-chiourmes de ce maudit bagne ne se gourrent pas, et ne saquent pas quelques innocents, — comme ils l'ont déjà fait deux fois en saquant d'abord un copain et en agissant de même avec moi, — je colle ma pataraphe sous ma babillarde, en les prévenant que ce n'est pas la dernière fois, — et qu'au surplus je les emmielle !

LOUIS GRANDIDIER



Le fiasco des bouchers

La grève des abattoirs est dans le seau !

C'était à prévoir, vu le manque de jugeotte et d'initiative de la plupart des bouchers.

Quelques maigriotes concessions ont bouché la gueule aux prolos.

Ce qu'il y a de plus triste c'est que, dans la réunion où la reprise du travail a été décidée, ces sacrés nom de dieu de types ont voté des remerciements au Conseil cipal, au préfet et au ministre.

Pour un peu, ils auraient remercié les sergots d'avoir passé à tabac les grévistes rouspéteurs.

C'est à croire, nom de dieu, que les bougres des abattoirs sont de la famille des anguilles et aiment à être écorchés vifs.

Autre fiasco à Trélazé

La grève des carriers est, elle aussi, terminée.

Et la reprise du travail a été baptisée par le sang de quatre prolos qui, le premier jour, ont été écaboulés, au fond d'une carrière, par un éboulement d'ardoises.

Turellement, toutes les grosses légumes des carrières ont assisté à l'enterrement. La belle jambe que fait aux victimes cette marque d'hypocrisie sympathie.

Un peu plus de beurre sur leur pain, de leur vivant, eut mieux fait la balle des pauvres

bougrea que ces larmes de crocodiles capitalistes au cul de leurs boîtes à dominos.

Puis, après l'enterrement des quatre prolos, y a eu au Palais d'injustice d'Angers, l'épilogue de la grève :

C'est d'abord un petit gas de 17 ans, accusé d'avoir fichu une tatouille à un pandore, qui passe devant le comptoir.

Le fiston est haut comme une botte et le charpentier-à-Félicque est aussi long que l'obélisque.

Et les assistants se tordent en songeant que le cognord a été tarabusté par ce gringalet.

Mais les juges ne rigolent pas, nom de dieu : ils administrent trois mois de clou au fiston.

Puis, voici les gas des ardoisières qui, en tas, sont appelés au comptoir, pour entraves à la liberté du travail. La salle de jugerie est farcie, nom de dieu !

Trois prolos s'amènent à la barre à la fois, et les pauvres bougres, influencés par l'attirail justiciard et n'ayant d'ailleurs pas la langue bien pendue, ne savaient quoi piper.

Alors, un avocat, dont c'est le métier de parler, s'est mis sur les rangs et a jaspiné pour leur compte : il a croisé les capitalistes des ardoisières, a fichu en lumière leur sacrée rapacité et a prouvé qu'à Trélazé les prolos gagnent vingt sous de moins que dans les ardoisières des environs ; puis il a indiqué que la grève a été fomentée par les exploiters et que les carriers ont le droit de se défendre contre les manigances des affameurs, même en entravant le travail. En conséquence, il a demandé l'acquiescement.

Comme la grève est dans le lac, les enjaponnés se sont payés le luxe d'être généreux : ils ont acquitté les gas !

Mais foutre, ce n'est pas ces couillonades qui vont satisfaire les carriers.

Les bons bougres ont la rage au ventre et, plus que jamais, ils vont avoir leurs exploiters dans le nez. Ce n'est pas les misères qu'ils viennent d'endurer qui vont les rapapilloter avec la société actuelle.

Foutre non ! Plus que jamais ils vont tirer des plans pour faire éclore la Sociale libertaire.

En effet, mille tonnerres, ce n'est que quand on n'aura plus nîsinges ni gouvernants sur le râble qu'on aura ses coudées franches et des pains de quatre livres à gogo avec des bifteacks autour, arrosés de piccolo nature !

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétime 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabottage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'Inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distingué du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famine.

GRAVURES. — Liberté ! — L'Automne ; l'hiver ; le Printemps ; l'été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du Postillon de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitaliste (extrait de The Coming Nation, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition : la noyade ; le fouet et le bâillon ; le grillage des chairs ; l'arrachage des ongles ; l'écrabouillage des parties sexuelles. — Germinal ! — Gessler vit encore ! dessin de Rœdel. — La misère en gibus et en redingue. — Le Paysan dessin de A. Willette. — Le Mariage moderne. — Le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du Cri de Paris).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — Sur leur demande les acheteurs de l'Almanach recevront, pendant un mois, les Temps Nouveaux, le Père Peinard. En outre, l'Almanach contient une invitation à l'œil pour le Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavoieville Montmartre, Paris.



Orgueilleux galeux !

Orléans. — Cré pétard, faut que je crosse un tantinet un sacré crâneur qui se croit sorti de la cuisse de Jupiter.

L'animal en question fait des magnés, des épats en veux-tu en voilà : à le reluquer on le prendrait pour un panamiste, — tellement il est richement fringué.

Turellement, le type est un vulgaire parvenu. Le mossieu, simple maître maçon, s' imagine, parce qu'il a des écus, être un bourgeois de vieille souche.

Faut-il qu'il en ait une couche !

Si seulement, le birbe n'imitait les bourgeois qu'au physique, y aurait que demi mal ; mais l'ostrogoth veut être complet : il les imite au moral ! C'est-à-dire qu'il tâche d'augmenter la dose de sottises et de préjugés dont il est farci afin d'être tout à fait un mossieu de la haute.

Aussi, faut voir la façon méprisante dont il traite le populo, — y a tant de bâtards chez le pauvre monde !

Ah, nom de dieu, le couillon ne se souvient donc pas que si le populo avait des préjugés aussi bêtes à l'égard d'un singe, on pourrait le regarder de travers, car sa mère n'a guère observé les formes légales pour le pondre.

Mais, les prolos ne sont pas si moules : ils se fichent de tout ça !

Et, les turbineurs de l'orgueilleux pantoufflard en question le laisseraient tranquille s'il ne transformait ses chantiers en véritables bagnes et s'il ne se « trompait » assez souvent, à son bénéfice, — quand il toise le travail aux pièces.

Heureusement, pour répondre à ce sabotage patronal, les bons bougres ne sont pas en peine de lui appliquer généralement un sabotage carabine.

Y en a même à qui les doigts de pied démangent : leur sabot a tellement d'envie de prendre mesure du croupion du galeux qu'ils ont peine à le retenir.

Exploiteur philanthrope

Saint Symphorien sur Coise est un petit patelin de la Loire où règne un grand et féroce exploiteur dans une fabrique de chapeaux de paille.

Comme dans une kyrielle de bagnes de la région, c'est des nonnes et des ratichons qui font fonctions de contre-coup.

Et pour que ce soit complet, on a recruté un pandore en retraite pour aider à la surveillance.

Aussi, nom de dieu, dans cette affreuse usine l'exploitation, le surmenage et l'abrutissement y atteignent la dernière limite.

C'est un vrai marche de chair humaine ! La racaille cléricafarde racole — ou enlève, vole, pour mieux dire ! — aux quatre coins de la France des pauvres orphelins qu'on embastille dans le bague de Saint-Symphorien.

Et ils triment, les petits malheureux, ils triment pire que des forçats !

Le matin, dès cinq heures, ils sont au turbin et ils bûchent jusqu'à sept heures du soir. Souvent même, quand ça presse, on les fait veiller jusqu'à dix heures.

Y a bien une loi sur le travail des gosses, — mais la frocaille s'en fout comme de colintampon.

Les pauvres gosselines que la garce de mauvaise organisation sociale jette dans cet enfer, sont soumises à une discipline terrible : elles se rendent au travail, en rangs d'oignons, et malheur à la pauvre qui lève la tête pour regarder autour d'elle ! Tout de suite, les nonnes l'agrippent et la foutent en punition.

Les punitions consistent en des confessions, des récitations, des privations de boulochage et des engueulades, devant toutes les copines, par le ratichon ou la sale cogne.

Outre les orphelins qui sont emprisonnés dans l'usine on y exploite des ouvrières du pays. Et les pauvres bougresses ne sont pas à la noce non plus. Elles gagnent depuis huit sous jusqu'à vingt ou vingt-cinq sous par jour.

Aussi, elles ont rudement de la haine contre toute l'engeance maudite de la boîte, — et plus encore contre le singe.

Et, cré pétard, elles n'ont pas tort !

C'est un sale animal que le patron de cet enfer : on le dit descendant des fameux chauffeurs lyonnais qui grillaient les abattis de leurs victimes pour leur faire cracher la cachette au pognon.

Le Jean-foutre chasse de race : il est resté chauffeur ! Il a simplement varié le truc opératoire.

Pantoufflerie de mufle

Jonzac. — L'autre samedi, à la bibliothèque de la gare, une espèce d'andouillard bourgeois renaudait ferme en reluquant le *Père Peinard* à l'étalage.

Avec des grimaces de dégoût, ce moule à gaufres interpelle la vendeuse, s'informant s'il se bazardait beaucoup d'exemplaires du caneton..., qui devrait être défendu..., si la police et les gendarmes faisaient leur devoir....

Et il bavait un tas de salopises, — pire qu'une bouche d'égout !

Sans se laisser influencer, la bonne bougresse de marchande a répliqué au mufle qu'elle n'avait jamais assez d'exemplaires.

Pourquoi donc cet espèce de baveux ne choisit-il pas le moment où un copain vient prendre son canard pour débagoûler ses salopises ?

Au moins il trouverait à qui parler ! Et ce serait plus franc que de dégueuler en catimini.

Le dégoût du militarisme

Toulon. — L'autre semaine, à la prison maritime, un matelot puni de cellule pour insubordination — c'est-à-dire pour avoir dit quelque vérité à un gradé, — a préféré en finir avec la vie : il a déserté dans la mort.

Cette semaine, un troupade de l'infanterie de marine s'est évadé aussi, — mais pas de la même façon, nom de dieu !

Comme la caserne est farcie de bleus qui n'ont pas encore reçu leurs frusques militaires le gas a réussi à se procurer des effets civils et à jouer de la fille de l'air.

Bonne chance à ce mariole !

Soulographies classiques

Reims. — Le départ de la classe a été, comme partout, marqué par de farameuses soulographies.

C'est un avant-goût de la vie de caserne ! Et foutre, ça ne prouve pas en faveur du métier militaire. Les patrouillotes nous serinent qu'aller faire le jacque à la caserne est une corvée glorieuse qui donne de la dignité à ceux qui l'accomplissent.

On ne s'en aperçoit guère ! Drôle de dignité qui consiste à se poivrer comme trente-six pores.

Ainsi, l'autre jour, dans la même après-midi, rien qu'à Reims, voici les aventures arrivées à trois bleus :

Au débarquement, l'un, venant de Paris avait tellement pompé qu'il en était enragé : on l'a fichu au bloc !

Un second a été ramassé ivre-mort dans un ruisseau, — il devait être rendu à Verdun du matin !

Un troisième, numéroté aussi pour Verdun roupillait sur une banquette et il était tellement poivre qu'il avait emmoussillé son grim-pant....

Ces trois types sont-ils exceptionnels ? Hélas, non ! C'est le militarisme qui veut ça !

Dans la boulange

Creil. — Les placeurs, ces sangsues des prolos de l'alimentation, ne fleurissent pas qu'à Paris.

Ainsi, à Creil, les mitrons ne sont pas fichus de se faire exploiter s'ils ne sont pas passés par le dégraissage du placeur. Deux de ces hiboux sont renommés pour leur rapacité : le Jean-foutre Gaillet et son mufle de copain, Potdevin.

Malheur au prolo qui veut s'émanciper des placeurs ! Il pourra se balader une kyrielle de mois sans décrocher le moindre boulot et, à moins qu'il n'ait une panse à digérer des briques, arrosées de sirop de grenouilles, c'est la mistouffe noire.

Ce qu'il y a de plus enquinant c'est que, quand le mitron a du turbin son existence n'est guère plus rupinskoff. Alors, c'est l'esquintement complet ! Le pauvre bougre masse dix-huit heures et gagne à peine 50 balles par mois. Il est nourri, il est vrai, — à peu près comme un cochon, — avec cette différence

pourtant que le prolo ne s'engraisse jamais..., c'est le patron qui se fait du lard !

Y aurait pourtant mèche, si les mitrons avaient le nez creux, d'assouplir un tantinet leurs singes.

Y a toujours mèche de se foutre en grève et, dans un patelin isolé comme Creil et où l'on approvisionne de pain tous les environs, ça serait un sale coup pour la fanfare patronale.

Mais, sans même causer de grève, — vu que dans de telles batailles, les prolos y laissent souvent trop de plumes, — y aurait plan de rendre les patrons moins rossards.

Et ça, grâce au sabotage !

Si les patrons savaient qu'un mitron ne leur pétrira de bon pain qu'autant qu'il sera bien payé, je vous fous mon billet qu'il serait moins ladre : il préférerait gagner moins que perdre une fournée..., ou deux, ou trois, ou davantage !

Et y en a tant de binaises !

Un jour on double la dose de sel..., un autre jour on n'en fiche pas un grain... Tantôt on laisse les soupapes du four ouvertes tout le temps de la cuisson, tantôt on les laisse continuellement fermées, — et dans un cas le pain sera tout cru et dans l'autre trop cuit.

Il s'agit uniquement d'avoir le nez creux et de n'être plus disposé à se crever pour enrichir les exploiters.

Ce qui rend les patrons si charognards, par le temps qui court, c'est qu'ils sentent les turbineurs incapables de résistance. Mais foutre, le jour où ils sauront les prolos décidés à saboter dans les grands prix, ils deviendront coulants.

Et ce sera toujours ça de pris, en attendant qu'on soit assez costauds pour les faire démissionner.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avisement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier, en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double tactique du Boycottage et du Sabotage.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures,	0.25;	par la poste,	0 fr. 35
100 —	—	par colis postal,	2 fr. 50
500 —	—	—	11 fr. »
1000 —	—	—	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage : Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.

C'est cette semaine qu'est mise en vente la brochure sur le « Boycottage » et le « Sabotage » ; étant donné son prix minime, elle ne sera expédiée que sur demandes, accompagnées du montant.

LE THÉÂTRE CIVIQUE

Le Théâtre Civique donnera son quatrième spectacle, le samedi 20 novembre, à la Maison du Peuple, 47, rue Ramey, à 8 h. 1/2 précises du soir.

Voici le programme :

Proses et Poèmes, de Victor Hugo, A. Gill, Leconte de Lisle, Ch. Achard, de Bouhélier, Descaves, Devaldes, G. Geffroy, J. Richepin, Séverine,

Dits par Mme de Bucy, Mlle Lucy-Sanzia, MM. Damiens, Dalbert, D'Artois, Lefrançois et F. Vincent.

Chant, par Mmes Kamouna et Lecarreux.
Musique, par MM. Castel del Serra et Mme. Wanda del Serra.
 On terminera par MÈ. I.E. pièce en un acte, de M. Georges Docquois.
 La représentation sera précédée d'une causerie de M. Eugène Fournière.
 Entrée : 0 fr. 50 par personne.

THEATRE LIBERTAIRE

Parmi les moyens de propagande, un des meilleurs est le théâtre car les idées qui s'y trouvent présentées frappent fortement l'esprit des auditeurs.
 Pour cette raison quelques camarades se sont groupés pour organiser une série de représentations dont la première sera donnée à la Maison du Peuple.
 A cette représentation sera donné *Montjuich*, drame contemporain du compagnon Chéri Vinet.
 Appel est fait à tous les camarades qui voudraient prêter leur concours.
 Adresser ce qui concerne le « Théâtre Libéraire » au camarade Ninos, 4, rue Baudet, Saint-Denis.

HENRI DHORR A BORDDAUX

Trois conférences, salle Saint-Paul, rue des Facultés, 25.
 Première conférence, samedi 20 novembre, à 8 h. 1/2 du soir.
 Sujet traité : L'Autorité, c'est le meurtre.
 Deuxième conférence, jeudi 25, à 8 h. 1/2.
 Sujet traité : Le Saliariat, c'est l'esclavage.
 Troisième conférence, samedi 27, à 8 h. 1/2.
 Sujet traité : L'Anarchie, c'est l'ordre.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.
 Samedi 20, à 8 h. 1/2, conférence par Julien Lavergne.
 Sujet traité : L'individualisme anarchiste et la révolution.
 Dimanche 21, à 8 h. 1/2, concert d'amateurs.
 Samedi 27, à 8 h. 1/2, conférence par Antares.
 Sujet traité : Liberté, égalité, fraternité.
 Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Bibliothèque sociologique des libertaires du Douzième. — Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.
 Samedi à 8 h. 1/2, conférence publique.
 Entrée, 20 centimes.

— Le Groupe des Etudes économiques et sociales — Conférences publiques et contradictoires par Elle Murmain.
 Salle du Commerce. — 4^e conférence, samedi 20 novembre à 8 h. 1/2 du soir, l'Anarchie et la Science sociale.
 Entrée libre.

— Dimanche 28, à 2 h., aura lieu à la Maison du Peuple, 47, rue Ramey, une causerie par E. Girault suivie d'une fête familiale.

— Groupe communiste du XIV^e, 51, rue de l'Ouest, réunion dimanche 21, à 3 h. du soir. Organisation d'une conférence.

Samedi 20, à 8 h. 1/2, salle Machouart, 37, rue de l'Ouest, réunion publique et contradictoire.
 Orateurs : Girault, Brunet, Prost, Leboucher, Sadrin, Tortelier, Buteau, Régis et les citoyennes Mary-Huchet, Paule Minck, etc.
 Entrée : 30 centimes.

— Groupe des Etudes économiques et sociales, 36, rue de la Montagne Ste-Genève. Jeudi 25 novembre, à 8 h. 1/2, causerie par Elle Murmain, sur la Morale et la Science.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève.
 Causerie par un camarade.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale. Le samedi réunion, à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.
 Après avoir essayé de tous les moyens de propagande, différents camarades sont restés convaincus que la propagande par l'écrit était certes la plus efficace, aussi sont-ils décidés d'ouvrir en ce sens au moyen de brochures, journaux, manifestes.
 Ils font appel dans ce but à toutes les initiatives. Nous prions les journaux libertaires des départe-

ments et de l'extérieur de vouloir bien nous faire le service.

— Les camarades désireux de recevoir la revue « l'Ouvrier des Deux-Mondes » sont priés de s'adresser au camarade Louis Grandidier, 11, rue de Paris, qui leur fera parvenir.

Ivry-sur-Seine. — Le groupe libéraire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Les libertaires de Reims sont invités à la réunion samedi 20 novembre, au Cruchon d'Or, à 8 h. 1/2.
 — Dimanche 21 novembre, à 7 h. du soir, grande conférence publique et contradictoire, salle de Vanny, par le compagnon Massey, de St-Quentin.
 Ordre du jour : la société actuelle, ses institutions, ses vices et ses crimes.
 Entrée, 20 centimes pour couvrir les frais.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Le Mans. — Les lecteurs du « Père Peinard » des « Temps Nouveaux » et du « Libéraire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Stroz, avenue de St-Gilles.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 2 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.
 — Le camarade Barian, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.
 On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse libéraire, se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la poste et kiosque place Jourdan.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libéraire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Nîmes. — Les libertaires se réunissent le dimanche bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc du Gras, à 8 h. du soir.

Le « Père Peinard », l'« Almanach du Père Peinard » et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, bar et café de la Terrasse, 9, rue de l'Arc-du-Gras.

Arles. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

St-Etienne. — Les libertaires de la région organisent une grande soirée familiale au bénéfice de l'Ecole libéraire le 5 décembre à 8 h. 1/2, salle Bouchet et Hyvert, anciennement Magand, rue Faure-Belon.

Causerie par le compagnon Dumas, sur l'Ecole libéraire. Tombola, concert suivi de bal.
 Entrée, 30 centimes.

Lille. — Dimanche 14 novembre, 21, rue de la Vignette, à la Liberté, réunion des camarades de Lille et des environs ; urgence.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

Saint-Nazaire. — Les copains qui veulent les journaux libertaires à domicile et de huit lieues à la ronde n'ont qu'à s'adresser à Hamelin, aux Prés-Gras, qui se fera un plaisir de les leur porter avec sa bicyclette.

Chalon sur Saône. — Tous les travailleurs qui s'intéressent à la question sociale sont invités à se réunir chez Guillon, 39, rue St-Georges, pour discuter des élections et de la propagande abstentionniste. — Urgence.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.
 En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

Le Chambon. — Les camarades de Firminy ; le Chambon et Saint-Chambond sont avertis que Paniel criera et portera les journaux libertaires à domicile.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orban.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Bruxelles. — Les Solidaires Bruxellois (cercle typographique libéraire). Dimanche 21, à 8 h. du soir, salle de la Mutualité, 38, rue des Pierres, grand concert suivi de bal avec le gracieux concours du cercle les « Phalènes » et d'artistes.
 Entrée : 0 fr. 10.
 La fête est organisée au profit de l'Ecole libéraire et du journal « Germinal ».

Petite Poste

P. St-Nazaire. — P. Bordeaux. — D. Morez. — T. Haudrey. — D. Revin. — H. Evreux. — P. Chazilles. — B. Dole. — L. Montceau. — P. Beaune. — F. Elbeuf. — L. Scaing. — F. St-Denis. — C. Blois. — O. Toulon. — L. Yohoghany. — C. Grenoble. — C. Béziers. — C. et E. Reims. — S. Breslaw. — D. Neuville. — M. Troyes. — L. Orléans. — T. Sotteville. — L. Bordeaux. — B. Mans. — D. St-Quentin. — B. Marseille. — P. A. Trélazé. — A. Niort. — P. Lille. — G. Tarare. — Reçu règlements, merci.

— M. H., écrivez au « Libéraire », 5, rue Briquet.
 — D. St-Etienne ; le passage concernant Ledru-Rollin n'est pas de moi, il est extrait de « l'Egalité » de Guesde, — si ce n'est Guesde lui-même qui écrivit l'article, c'est son copain Deville.

En tous les cas, le fait est exact : en juin 1848, Ledru-Rollin était membre du gouvernement provisoire et il prit part à la répression de l'insurrection ; s'il ne canonna pas lui-même, il en donna l'ordre. — Ce qui est plutôt pire !

— Le camarade de Saint Denis qui a écrit, à Charveron demande si celui-ci a reçu sa lettre, et il le prie de lui donner réponse au plus tôt.

— I. Ugo Parrini, posta epiziana, Alessandria d'Egitto, prega compagni da lui conosciuti che dimorano in Francia e a Londra di mandarli il loro indirizzo.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD :
 T. Ay, 0.50. — Deux gniaffs, 0.50. — Par C. Grenoble, 0.50.

— Le « Père Peinard » a reçu pour les bannis de Montjuich 39.40.

Il a été remis 5 fr. plus 7 fr. par l'intermédiaire de J. ; le restant, soit 28 fr., a été distribué à Marseille par l'intermédiaire du camarade P.

— Pour la famille d'Angiolillo il est arrivé 8 fr., remis aux « Temps Nouveaux ».

EN VENTE AUX BUREAUX DU « PÈRE PEINARD »

	Aux bureaux	franc
Variations Guesdistes. Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0 10	0 15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0 25	0 35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chonettes histoires et de galbenes Illustrations.....	0 25	0 35
L'Art et la Révolte, broch. par P. Pelloutier.	0 10	0 15
Queules Noires, album de 10 croquis, d'après l'oeuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 00	1 30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1 00	1 30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2 50	2 80
La Société Future, le volume.....	2 50	2 80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2 50	2 80
Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2 50	2 80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2 50	2 80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2 50	2 80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7 50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8	8 50

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



VACHER DANS SA CELLULE: « Et dire que si j'étais resté au service je serais peut-être chaouch à Biribi, et décoré... »